

CHAPITRE XXVII

Du cartésianisme en Italie. — Naples théâtre principal du cartésianisme italien. — Persécutions contre les cartésiens de Naples. — Tomaso Cornelio. — Borelli. — Gregorio Coloprese. — Mattia Doria. — Michel Ange Fardella le plus grand cartésien de l'Italie. — Sa vie. — Voyage à Paris. — Liaison avec les principaux cartésiens et surtout avec Malebranche. — Influence de Malebranche sur Fardella. — La philosophie de Descartes dans la bouche de saint Augustin. — *Logique* de Fardella. — Impossibilité de démontrer par la raison l'existence du corps. — Polémique avec Mateo Giorgi touchant la nature du corps et de l'espace. — Défense de l'étendue essentielle contre la doctrine d'une pure étendue distincte des corps. — Réponse à l'objection de l'infini et de la nécessité du monde. — Doutes de Fardella sur la vérité absolue du principe cartésien de l'essence des corps. — Constantin Grimaldi. — L'abbé Conti. — Le P. Fortunati. — Benoît Stay, poète cartésien.

Le contre-coup de la réforme religieuse, fatal au génie de l'Italie, lui fit perdre, au dix-septième et au dix-huitième siècle, le sceptre de la philosophie, des lettres et des arts qu'elle avait tenu avec tant d'éclat pendant la période de la renaissance. Le pouvoir ecclésiastique plein de soupçons et d'alarmes redoubla de rigueur et d'intolérance, les académies furent fermées et persécutées, l'inquisition fut armée de pouvoirs formidables, aucun livre ne put paraître sans sa permission. La terreur comprima les opinions hétérodoxes, mais aussi en même temps éteignit le feu sacré des lettres et de la philosophie. De là la décadence de l'esprit italien, et ce triste contraste de son dix-septième siècle avec le seizième. Cependant, malgré la condamnation des œuvres philosophiques de Descartes, le cartésianisme y a pénétré. Brucker prétend que jamais, à cause de l'esclavage de la pensée et des censures de Rome, la philosophie de Descartes n'a pu s'implanter en Italie; mais Buonafede

combat l'assertion de Brucker, et cite un certain nombre de cartésiens italiens, sur lesquels malheureusement il ne donne aucun détail (1). Baillet, de son côté, rapporte le témoignage de quelques Italiens, d'après lesquels la philosophie de Descartes aurait plus de sectateurs que d'adversaires, même dans ce pays, où elle semblerait devoir rencontrer plus d'obstacles que partout ailleurs (2).

Ce témoignage, sauf quelque exagération, était vrai, sinon de toutes les parties de l'Italie, au moins du royaume de Naples. La terre de Naples qui, pendant les deux siècles précédents, avait été si féconde en libres et hardis penseurs, en réformateurs et martyrs de la philosophie, la patrie des Telesio, des Bruno, des Campanella, eut encore l'honneur, au dix-septième siècle, d'être le siège et le foyer principal du cartésianisme italien. La plupart des cartésiens italiens sont de Naples, ou sont venus s'y établir, et c'est aussi à Naples que nous rencontrerons Vico, le plus illustre des adversaires de Descartes en Italie. Un collaborateur de Mabillon, Michel Germain, écrivait de Naples en France, en 1685 : « Descartes a les plus beaux esprits de Naples pour sectateurs. Ils sont avides des ouvrages faits pour sa défense et pour éclaircir sa doctrine (3). » C'est la philosophie cartésienne à Naples qui avait opéré cette révolution presque générale dans les études contre laquelle protesta si vivement Vico. On y avait pris en dédain les orateurs, les historiens et les poètes, on avait abandonné les langues, l'histoire, l'antiquité pour les mathématiques et la physique. La plupart des cartésiens napolitains furent en effet plutôt des physiciens que des métaphysiciens. Si nous en croyons l'auteur de la vie de Vico, dire à Naples, d'un

(1) *Ristaurazione di ogni filosofia*, 3 vol. in-8. Ven., 1789, II^e vol., p. 83.

(2) Baillet, tome II, p. 499.

(3) Lettre de Michel Germain à Placide Porcheron, dans la *Correspondance inédite de Mabillon et de Montfaucon*, publiée par Valéry, I^{er} vol., p. 154.

philosophe qu'il comprenait les *Méditations*, c'était faire le plus grand éloge de la portée de son esprit (1).

Cette révolution philosophique ne se fit pas sans exciter les alarmes du pouvoir ecclésiastique. A différentes reprises, les évêques et l'inquisition inquiétèrent les nouveaux philosophes. En 1661, le prélat Piazza, de sa seule autorité, et sans l'intervention du bras séculier, procéda contre des prévenus d'hérésie, parmi lesquels furent compris plusieurs savants et plusieurs philosophes. Plus tard, pendant le règne de Charles II d'Espagne, nous voyons l'Académie des *investiganti* dénoncée et persécutée, et les partisans de la philosophie de Gassendi et de Descartes soumis à la surveillance d'un inquisiteur particulier. Plusieurs furent obligés de se cacher ou de désavouer leurs principes (2). Néanmoins le cartésianisme se maintint à Naples, où nous le retrouverons jusqu'au milieu du dix-huitième siècle.

Il y fut introduit par Tomaso Cornelio, né en 1614, dans la province de Cosenza. Membre de l'Académie des *investiganti*, professeur de mathématiques, médecin et poète, il enseigna la médecine d'après Descartes, et répandit ses ouvrages encore peu connus. Il fut en butte à des accusations d'impiété et à des persécutions dont il finit par triompher, grâce à de puissants protecteurs. La plupart de ses ouvrages, publiés en 1688, après sa mort, ont la physique pour objet (3).

Le plus illustre des savants et des médecins cartésiens de Naples est Borelli, qui a passé une grande partie de sa vie à Florence, mais qui est né à Naples (4). Déjà nous avons dit qu'il fit l'application du mécanisme de Descartes à la physiologie dans son grand ouvrage sur le mouvement des animaux (5). Comme Tomaso Cornelio, Gregorio

(1) Voir la Vie de Vico, en tête de ses *Opuscules*, recueillis et publiés par Carlantonio de Rosa, 3 vol. in-8, 1818, Naples.

(2) *Mémoires d'Orloff sur Naples*, t. IV, p. 288.

(3) *Vie de Vico*, par Carlantonio de Rosa.

(4) Né à Naples en 1608, mort en 1679.

(5) *De motu animalium, opus posth.* Rom., 1680, 2 vol. in-4.

Caloprese, autre cartésien de Naples, est né dans la province de Cosenza, et fut médecin et poète. Il a laissé une réfutation inédite de Spinoza et, quoique cartésien, il fut lié avec Vico (1).

Citons encore un cartésien, ami de Vico, Paolo Mattia Doria. Mattia Doria, gentilhomme génois, s'établit à Naples où il publia un grand nombre d'ouvrages sur les mathématiques, la géométrie, la mécanique, la physique et la métaphysique (2). Par la variété et l'étendue de ses connaissances, il obtint une considération qu'il fit tourner au profit de la philosophie de Descartes. Vico a mis, en tête de son traité de *Antiquissima Italorum sapientia*, une dédicace à son ami Paolo Doria. Une traduction italienne de l'*Abrégé de la vie de Descartes de Baillet*, par Paolo Francone, lui est aussi dédiée. Non-seulement il fut un des plus considérables défenseurs de Descartes en Italie, mais encore un des premiers adversaires de Locke. Il reproche à l'auteur de l'*Essai sur l'entendement* de renouveler le matérialisme et le sensualisme de Gassendi, de ne rien comprendre à la question des idées innées, et d'exclure tout d'abord, sans aucune preuve, la vraie métaphysique. Doria s'éloigne quelquefois de Descartes pour se rapprocher de Platon, c'est-à-dire qu'il dissimule plus ou moins son cartésianisme sous une tendance platonicienne (3).

Nous devons nous arrêter plus longtemps à Michel-Ange Fardella, un des premiers et des plus célèbres

(1) Né en 1650, mort en 1715.

(2) Le *Giornale dei letterati* affirme qu'ils ont été imprimés à Naples, quoiqu'ils portent presque tous l'inscription de Venise. Voici les titres de ceux qui ont rapport à la philosophie : *La vita civile e l'educazione del principe*, 2^e édition, in-4^o, 1711. — *Considerazioni sopra il moto e la meccanica dei corpi insensibili e dei corpi sensibili*, 1711. — *Discorsi critici filosofici intorno alla filosofia degli antichi e dei moderni e in particolare intorno alla filosofia di Renato Descartes, con un progetto di una metafisica*, 224 pages. — *Difesa della metafisica contro il signor Giovanni Locke*, 1732.

(3) *Filosofia di Paolo Mattia Doria, nella quale si sciarisce quella di Platone*, 2 vol. in-4^o. Genève, 1728.

cartésiens de l'Italie, quoique son nom et ses ouvrages aient été jusqu'à présent à peine mentionnés dans la plupart des histoires de la philosophie. Grâce aux indications de M. le docteur Bertinaria, professeur de métaphysique à l'université de Turin, nous pouvons donner quelques détails nouveaux sur sa personne et ses ouvrages (1). Né en Sicile, à Trapani, en 1630, il entra dans l'Ordre de Saint-François qui s'était toujours signalé par son zèle pour saint Augustin et pour l'idéalisme. Dans la préface d'un de ses ouvrages (2), il raconte que, jeune encore, après avoir vainement étudié Aristote, Platon, Épicure, après avoir interrogé tous les sages contemporains de la Sicile, il n'avait trouvé de lumière sur l'âme, sur sa nature, sur la méthode pour l'étudier, que dans saint Augustin. Professeur de philosophie à Messine, à l'âge de vingt ans, il y rencontra Borelli qui l'initia à la philosophie de Descartes. Dans sa lettre à Magliabecchi, il appelle Borelli un incomparable géomètre et philosophe, et son maître chéri pour les sciences métaphysiques. C'est en France même qu'il alla se perfectionner dans la connaissance de la métaphysique de Descartes. De 1677 à 1680, il fit un séjour de trois ans à Paris, pendant lesquels il vécut dans le commerce des plus illustres cartésiens, tels que Régis, Arnauld, Bernard Lamy, Malebranche. Il s'attacha surtout à Malebranche, dont il loue la *Recherche de la Vérité* comme un incomparable livre (3), et dont il reproduisit, comme nous le verrons, les principales doctrines.

De Paris il alla à Rome enseigner la théologie scolastique et morale dans un couvent de son Ordre. Bientôt dégouté d'un enseignement si peu en rapport avec ses goûts et ses sentiments, il ouvrit une académie de physique expé-

(1) Voir, sur Fardella, son Éloge dans le *Giornale dei letterati d'Italia*, XXXII^e vol., p. 455, le *Journal des savants* de juillet 1696, et l'article de M. Bertinaria dans le *Supplément à la nouvelle Encyclopédie*. Turin, 1850.

(2) *Animæ humanæ natura ab Augustino detecta*.

(3) Lettre à Magliabecchi, *Galeria di Minerva*, II^e vol. Venet., 1697.

rimentale où accoururent tous les meilleurs esprits, et qui n'eut pas moins de succès à Rome que les conférences de Rohault et de Régis à Paris. La renommée de Fardella s'étant répandue dans toute l'Italie, le duc de Modène, François II, lui offrit une chaire dans l'université qu'il venait de fonder. Fardella accepta, mais il abandonna bientôt Modène pour Venise où il donna des leçons à quelques jeunes patriciens. A Venise, avec la dispense du pape, il quitta l'habit de Saint-François pour entrer dans le clergé séculier. Nous le voyons ensuite professeur d'astronomie, puis de philosophie, pendant plusieurs années, à l'université de Padoue où il reçut la visite de Leibniz. En 1709, il fit un voyage en Espagne appelé par l'archiduc Charles qui lui donna une pension et le retint à sa cour de Barcelone, en qualité de mathématicien et de théologien royal. Mais, en 1712, forcé de quitter l'Espagne, perdue pour son protecteur, il alla s'établir à Naples, où il obtint une chaire de philosophie à la recommandation de Leibniz. C'est là qu'il mourut en 1708, et non à Padoue, comme le dit Tennemann.

A Naples, comme à Paris, Fardella se trouva, pour ainsi dire, en plein cartésianisme. Déjà Tomaso Cornelio était mort, mais il put y connaître Gregorio Caloprese, Majello, Paolo Doria, en même temps que Vico. Les biographes de Fardella louent la vivacité de son esprit et l'universalité de ses connaissances. Comme Malebranche, il donnait, après la métaphysique, le premier rang aux études mathématiques, parce qu'en habituant l'âme à faire abstraction des corps, elles l'aident à se connaître elle-même (1). Ses méditations étaient tellement profondes que souvent il paraissait hors de lui, et tombait dans une sorte d'extase.

Sous l'influence de saint Augustin, son cartésianisme incline plutôt vers Malebranche que vers Arnauld et Régis. Mais il n'est cartésien et malebranchiste qu'avec une

(1) *Animæ humanæ natura*, etc., fin de la I^{re} partie.

certaine circonspection. Comme André Martin, il cherche à faire passer pour un simple commentaire de saint Augustin la philosophie de Descartes et de Malebranche. Tel est le but de son grand ouvrage, *Humanæ animæ natura ab Augustino detecta, etc.* (1), qui, pour le fond et pour la forme, présente de grandes analogies avec la *Philosophia christiana* d'André Martin. Fardella, à son exemple, a aussi imaginé, par une salutaire fiction, comme il le dit dans la préface, de ne pas parler en son nom et de donner la parole à saint Augustin lui-même. Dans le *De animæ quantitate*, dans le dixième livre du *De Trinitate*, dans le *De animæ immortalitate*, il retrouve, ou croit retrouver tout ce qu'il y a d'essentiel dans les doctrines de Descartes et de Malebranche. Ainsi, avec les arguments de saint Augustin, il prouve que la connaissance de l'âme est plus claire que celle du corps, que l'âme est spirituelle, que l'âme pense toujours, que Dieu est le lieu des esprits, la patrie et l'habitation de l'âme. Selon saint Augustin, et selon Fardella, il y a une idée de Dieu sublime, innée, représentant l'être infini, idée qui se cache en chacune de nos pensées, et par laquelle Dieu nous est connu comme les axiomes en mathématiques. Chaque mode de la pensée enveloppe en effet nécessairement la notion de l'être infini et souverainement parfait. L'âme ne peut se penser sans penser ce qui est, *idea sui in ideam Dei veluti tota immergitur*. Dieu est l'exemplaire souverain de toutes choses, l'âme est faite à son image, et reproduit, non pas en totalité, mais en partie, quelques-unes de ses perfections. Ces vestiges des idées divines créées avec l'esprit fini, c'est

(1) *Animæ humanæ natura ab Augustino detecta in libris de animæ quantitate, decimo de Trinitate et de animæ immortalitate, exponente Michæle Angelo Fardella Drepanensi sacre theologiæ doctore ac in Patavino lycæo astronomiæ et meteorum professore; opus potissimum elaboratum ad incorpoream et immortalem humanæ naturæ indolem adversus Epicuri et Lucretii sectatores, ratione prælucente, demonstrandam.* Venet., 1698, in-fol. Il est précédé d'une dédicace au cardinal Norris, zélé défenseur des doctrines augustiniennes.

la raison. L'âme vit donc en Dieu, comme en son exemplaire et son archétype. Fardella, comme la plupart des cartésiens, se plaît à développer le texte de saint Paul : *In ipso enim vivimus, movemur et sumus.*

A la suite de la troisième partie de son ouvrage, il met aux prises Épicure et saint Augustin dans un traité intitulé : *Mentis et carnis conflictus seu Augustinus et Epicurus invicem pugnantés*. Il fait parler la chair par la bouche d'Épicure et de Lucrèce, dont il cite et réfute les arguments en faveur de la mortalité de l'âme : *Caro sive Epicurus in libro tertio Lucretii de rerum natura pro animæ mortalitate certans*. En réponse à la chair, l'esprit parle par la bouche de saint Augustin : *Mens sive Augustinus pro sempiterna mentis humanæ natura pugnantés*. Cette discussion est entre l'esprit et la chair une réminiscence, pour les idées et pour la forme, de la polémique de Descartes et de Gassendi et de leur fameuse antithèse, *o mens, o caro*.

A l'exemple de Régis, Fardella se proposait de publier un système entier de philosophie. Mais la première partie seule, la *Logique*, a paru (1). Cette logique est tout entière imitée de l'*Art de penser*. Les divisions, l'esprit et la méthode sont les mêmes. Non-seulement l'auteur soutient qu'il y a des idées innées, mais qu'aucune idée ne dérive des sens. Un appendice est consacré à combattre ce que Fardella appelle le triple sophisme des écoles, à savoir la croyance à l'existence en dehors de nous d'objets conformes à nos idées, ou, en d'autres termes, à l'existence des corps. Il rejette, comme Malebranche, l'argument de la véracité divine de Descartes. Dieu n'est pas obligé de nous apprendre infailliblement qu'il y a des corps, et, si nous en avons une certitude plus que morale, c'est la foi seule qui nous la

(1) Le titre de cet ouvrage n'est pas *Logica*, comme l'indique Tenne-mann, mais *Universæ philosophiæ systema in quo nova quadam et extricata methodo naturalis scientiæ et moralis fundamenta explanantur, tomus primus, rationalis et emendatæ dialecticæ specimen tradens, cui accedit appendix de triplici scholarum sophismate detecto et rejecto, opus in tironum gratiam elucubratum*, in-12. Venet., 1691.

donne. Dans sa polémique avec Giorgi il renvoie à sa *Dialectique* pour prouver qu'on ne peut démontrer avec évidence l'existence des corps.

Cette polémique, qui a pour principal objet la nature des corps et de l'espace, est ce qu'il y a de moins connu et de plus intéressant dans la philosophie de Fardella. Mateo Giorgi, professeur de médecine et de philosophie à Gênes, avait composé un certain nombre d'ouvrages, contre la philosophie de Descartes. Fardella réfute un *Essai sur la nouvelle doctrine de Descartes* (1), dans lequel Giorgi résumait en douze propositions ses difficultés sur les principes de la philosophie cartésienne relativement au corps et à l'espace.

L'étendue essentielle, l'espace identifié avec l'étendue matérielle, l'infinité de l'étendue matérielle, voilà, selon Giorgi, les grandes erreurs de Descartes.

Il entreprend de prouver que nous n'avons point d'idée claire du corps, en tant que simple étendue, que ce n'est pas la raison, mais l'imagination qui nous fait prendre l'étendue matérielle pour l'espace, et nous la représente comme sans limites. Comment rendre compte de la mobilité des corps avec l'idée de pure étendue qui n'enferme que l'immobilité? L'immensité de Dieu nous force à concevoir une pure étendue immense, immobile, où il demeure immobilement, et le mouvement local nous force à concevoir un lieu ferme et permanent qui, abandonné par un corps, soit aussitôt occupé par un autre; donc il y a un espace, une pure étendue distincte de l'étendue matérielle. Un mode de l'être, une conception abstraite de l'être en acte dans le monde, et, par delà le monde, une conception abstraite de l'être possible, voilà ce

(1) *Saggio della nuova doctrina di Renato Descartes*, in-12. Gen., 1694. Il est aussi l'auteur d'autres ouvrages de philosophie : *Mattei Giorgii philosophiæ ac medicinæ doctoris summa supremæ partis philosophiæ bipartita, seu de homine libri duo*. Gen., 1713, in-4°. — *Disputa intorno ai principii di Renato delle Carte, ripigliata e finita contro l'autore della riposta alla terza lettera di Benedetto Aletino*. Gen., 1713.

qu'est l'espace, selon Giorgi. En dehors du monde, l'espace n'est que le lieu possible d'un être possible. C'est à ces lieux possibles qu'appartient l'infinité, et non au lieu actuel du monde créé et fini. Mais ces lieux possibles, ces espaces imaginaires ne sont que pure négation en dehors de l'immensité de Dieu.

Quoiqu'il prenne la défense de Descartes (1), Fardella n'ose pas cependant s'avouer hautement cartésien. Il déclare qu'il ne veut faire les affaires d'aucune secte, mais seulement de la vérité, qu'il n'est aveuglément épris ni de ce qui est ancien ni de ce qui est nouveau. Il dit même qu'il n'a pas prétendu prouver d'une manière absolue que Descartes a raison, mais seulement que Giorgi a tort, abstraction faite de la vérité ou de la fausseté de la doctrine de Descartes. Si nous avons l'idée claire de l'étendue en tant que corps, tout le monde ne serait-il pas d'accord sur la nature de l'étendue? Pur sophisme, répond Fardella à Giorgi : je puis avoir une idée claire d'une chose tandis que les autres l'ont obscure. Devra-t-on donc douter de l'existence de Dieu parce qu'il y a des athées? Pour donner une preuve sérieuse, il fallait prouver que la raison, après examen rigoureux, trouve autre chose dans le corps que l'étendue. Giorgi accuse Descartes de s'être laissé séduire par l'imagination quand il attribue de la réalité à l'espace, et enlève toute limite à la substance matérielle. Fardella s'étonne d'un tel reproche contre un philosophe qui, mieux qu'aucun autre, a distingué la raison de l'ima-

(1) *Lettera del signor abate Michel-Angelo Fardella al signor Antonio Magliabecchi, in cui brevemente s'esaminano e rigettano l'opposizioni proposte contra in principii della cartesiana filosofia dal dottissimo signore Matteo Giorgi nella sua epistola; Saggio della nuova dottrina di Renato Descartes*. — *Lettera del dottor Matteo Giorgi, in cui si risponde alle opposizioni fatte alla sua epistola dal signor Fardella*. Gen., 1695. — *Lettera del signor Fardella, in cui repplica alle opposizioni fatte alla sua prima lettera in difesa dei principii della cartesiana filosofia dal signor Giorgi*. Toutes ces pièces se trouvent dans la *Galeria di Minerva*, II^e vol. Venet. in-4, 1697.

gination. Ce n'est pas lui, c'est Giorgi qui les confond, c'est lui qui, aveuglé par les préjugés d'enfance, se refuse à voir un corps là où rien ne tombe sous les sens, et qui prend pour le néant un corps dépouillé de toutes les qualités sensibles.

Fardella presse surtout Giorgi touchant cette notion d'une pure étendue distincte du corps et son rapport avec l'immensité divine. Pour nier l'identité de l'espace et du corps, Giorgi s'appuie sur l'immensité et l'immobilité de Dieu, d'où il prétend faire dériver la nécessité d'une pure étendue immobile qui soit comme le lieu de cette immensité. Qu'entend-il donc par cette pure étendue ? Si c'est une simple négation, une pure privation de corps possibles, infinis en nombre, ce n'est plus que le néant, et il faudra dire que Dieu est immobile et immense dans ce qui n'est pas, qu'il est présent au néant, qu'il remplit le néant. Confond-il au contraire cette étendue, ce qui paraît son sentiment, avec l'immensité même de Dieu, il ne peut éviter de donner à Dieu les trois dimensions et la divisibilité. Mais c'est une manière de concevoir Dieu, empruntée aux choses sensibles et à l'imagination. Quelle est cette monstrueuse et paradoxale immensité, dit Fardella, qui le rend besoin d'un lieu en dehors de lui, où s'étende et demeure sa substance infinie. Il est contradictoire de supposer un esprit étendu suivant sa substance, car c'est en faire un corps. Dieu est immense parce qu'il se suffit pleinement à lui-même ; il remplit l'espace par son opération, et non par la diffusion de sa substance.

Distinguer l'espace du corps, comme le contenant du contenu, et le corps, pris suivant la simple étendue, du corps modifié, n'est qu'un préjugé d'enfance. C'est l'espace lui-même qui, par le mouvement local et la configuration des parties, devient tel ou tel corps particulier. Tout corps étant une portion de l'espace infini porte avec lui son espace particulier ; tout corps est en même temps son contenant et son contenu. Réclamer un espace immobile pour le mouvement local, c'est concevoir l'espace comme un

corps, dans lequel se meut le corps contenu, sans que le vase lui-même s'agite.

Mais, à son tour, il faut que Fardella se défende touchant l'infinité et la nécessité du monde, qui semble résulter de l'identité de l'étendue et de l'espace. Dieu ne pourrait donc détruire tous les corps, à l'exception du seul globe terrestre ? Erreur étrange, impie, qui condamne Dieu à ne pouvoir faire qu'un monde infini ! Telle est la grande objection de Giorgi. Selon Fardella, elle n'aurait pas d'autre fondement que la confusion de l'étendue que nous imaginons et de l'étendue que nous concevons. Le corps, suivant la modification particulière de l'étendue qui le constitue, peut sans doute être séparé de tous les autres, et être détruit ; mais le corps, dans son genre, dans son essence, en tant que pure étendue, est inséparable de l'espace infini dont il est une partie. Y a-t-il un seul corps, il faut de toute nécessité qu'il y en ait d'autres infinis, parce qu'au delà de l'étendue, il y a toujours l'étendue, sans aucun préjudice pour la puissance de Dieu, parce que c'est lui qui l'a ainsi voulu.

Mais si la substance du corps est infinie, et si les espaces imaginaires sont une vraie étendue, ne suit-il pas que cette substance doit être antérieure à la création, indépendante, éternelle, nécessaire ? Il est vrai qu'espace et corps étant une même chose, on ne peut, selon Fardella, concevoir l'espace avant le monde ; mais si nous ne pouvons concevoir le monde sans l'espace, c'est que l'espace et le monde sont une seule et même chose. La nécessité n'appartient qu'au concept de Dieu, et n'est nullement comprise dans l'idée que nous avons du monde ; en conséquence, malgré l'identité du corps et de l'étendue, malgré l'infinité de l'étendue, le monde n'est pas nécessaire. D'ailleurs donner l'infinité à l'univers, c'est ne lui donner que ce qui se trouve, même dans la moindre des choses, où nous sommes toujours obligés d'admettre des parties et des propriétés infinies. Pour éviter l'infinité du monde, Giorgi avait distingué, entre les espaces mondains, qui sont un mode

de l'être, et les espaces extramondains, qui ne sont que pure négation, en dehors de l'immensité de Dieu. Mais Fardella objecte que ce n'est pas l'existence ou la non-existence d'un corps compris en son sein qui peut changer la nature de l'espace, et le convertir d'une réalité en une négation, d'où il suit que Giorgi lui-même est contraint d'admettre une étendue infinie.

A voir ainsi Fardella défendre la doctrine de Descartes, on croirait qu'il tient réellement l'étendue, en vrai cartésien, pour l'unique essence du corps. Cependant, à la fin de sa première lettre, il ajoute qu'il y a encore dans la matière, outre l'étendue, quelque chose qui la précède et qui en est le sujet, d'où Giorgi, dans sa réplique, ne manque pas de tirer avantage. N'avait-il donc pas raison de prétendre que l'étendue ne donne pas une notion claire de la substance corporelle, puisque Fardella lui-même est contraint d'avouer la nécessité d'une autre attribut qui la précède et qui la fonde ? Mais Fardella ne veut pas que son adversaire triomphe de cet aveu. Il n'y a pas été, dit-il, contraint par la force de ses raisonnements, qui ne peuvent embarrasser en rien les vrais cartésiens, mais par des motifs dont il n'a pas été question dans leur polémique. En parlant ainsi, il a laissé de côté les principes de Descartes et l'objet de la discussion, pour se laisser conduire par un principe de beaucoup de poids qui en grande partie se rapporte à l'autorité.

Quoiqu'il ne s'explique pas davantage, on peut conjecturer que, comme Bossuet, il abandonnait ici Descartes à cause des difficultés eucharistiques (1). Sans doute il concevait cet attribut comme une force simple et indivisible, en se rapprochant, soit des monades de Leibniz, soit des points métaphysiques de Vico. C'est pourquoi Leibniz écrit à

(1) Il annonce bien qu'il en fera peut-être l'objet d'une dissertation spéciale, mais il ne paraît pas l'avoir publiée. C'est dans le *De humanæ animæ natura*, postérieur à cette polémique, qu'il faut chercher son vrai sentiment.

l'abbé Nicaise en parlant de Fardella : « Un savant abbé italien, professeur de mathématiques à Padoue, qui donne fort dans ma nouvelle hypothèse, donnera un ouvrage sur saint Augustin, *De quantitate animæ*, qu'il dédie au cardinal Norris (1). » En outre, dans le *De humanæ animæ natura*, etc., publié deux ans plus tard, Fardella, d'après saint Augustin, dit-il, prend le point comme le principe et la source de l'étendue (2). Avec les réserves et la circonspection que lui commande sa double qualité d'Italien et de prêtre, Fardella a été, on le voit, au delà des Alpes, un des plus habiles partisans de la philosophie de Descartes et de Malebranche, sauf en ce qui regarde la nature du corps, où il semble avoir subi l'influence de Leibniz.

Nous pouvons citer des cartésiens à Naples jusqu'au milieu du dix-huitième siècle. Parmi les plus zélés se distingue Constantin Grimaldi, qui fit la guerre au péripatétisme des écoles. J'ai vu, dit Buonafede, en 1740, les restes vivants du cartésianisme napolitain dans la personne du célèbre Grimaldi. En d'autres parties de l'Italie nous trouvons l'abbé Conti et le P. Fortunati. L'abbé Conti, vénitien, soutint contre Leibniz le principe cartésien de la conservation de la même quantité de mouvement dans l'univers. Il a écrit sur les sujets les plus divers, sur les belles-lettres, les beaux-arts, les mathématiques, la physique; il a même composé des poésies philosophiques, parmi lesquelles on remarque un poème en faveur de l'optimisme, intitulé le *Bouclier de Pallas*. Ajoutons qu'il est l'auteur d'une *Explication du Parménide* (3). A Brescia, le P. Fortunati publia une logique cartésienne, imitée de l'*Art de penser*, comme

(1) Cousin, *Fragments philosophiques*, t. III, p. 137. Voir aussi une lettre de Leibniz à Fardella, en 1697, où il est question des monades. (Éd. Dutens, t. II, part. I, p. 234.) M. Foucher de Careil a publié deux lettres inédites de Leibniz à Fardella en 1690, où il est principalement question de la nature du corps.

(2) « Etsi inextensum et insectile punctum est, ex ipso tamen tanquam ex fonte extensio omnis ortum ducit. » Page 76.

(3) *Prose e poesie del signor abate Antonio Conti*, in-4°, 1727.

celle de Fardella, où il se propose, dit-il dans la préface, de substituer aux questions inutiles et difficiles de bonnes règles de critique. A Rome, le P. Venturelli osa prendre la défense de Descartes contre le bibliothécaire Agnani (1). Comptons aussi Muratori parmi les philosophes italiens qui ont été favorables à Descartes. Muratori a réfuté le scepticisme de Huet et les principaux articles de sa *Censure de la philosophie cartésienne* (2).

Nous citerons encore à Rome, et à la cour même des papes, un émule du cardinal de Polignac, l'auteur d'un poëme latin en l'honneur de Descartes, Benoît Stay (3). Stay expose en vers le système de Descartes, qu'il proclame le plus grand philosophe qui ait jamais existé, et qu'il célèbre avec non moins d'enthousiasme que l'auteur de l'*Anti-Lucrèce*. Après avoir, dans le troisième livre, décrit tous les avantages matériels et intellectuels de la France, il ajoute que tout cela n'est rien en comparaison de la grandeur et de la majesté des découvertes de Descartes :

Ejus qui nobis rationem invenit eam qua
In cœlo quidquid peragi terraque videtur,
Verius ex adyto divini pectoris edit
Sacri quam tripodes, laurus cortinaque Phœbi ;
Gallus et hic, magno se Gallia tollit alumno.

Voici en vers italiens, par un poëte et philosophe contemporain (4) que Gerdil cite, sans le nommer, la preuve cartésienne de l'existence de Dieu par l'idée de l'infini :

(1) *Lettera del P. Venturelli a P. Maestro Agnati, bibliotecario casarettense di Roma, intorno il libro, Philosophia neopalæa. Rom., 1738.*

(2) *Trattato delle forze dell' intendimento umano, par Muratori. Ven. 1735, in-8.*

(3) Né à Raguse en 1714, secrétaire pour les lettres latines de trois papes, Clément XIII, Pie VI et Pie VII, mort à Rome en 1801. Quand il publia son poëme, il n'avait pas connaissance de celui du cardinal de Polignac, qui était encore manuscrit. Il fit aussi un poëme sur le philosophie de Newton.

(4) Dans son *Traité sur les idées en général et les différentes manières d'apercevoir les objets.*

Pur nella mente ho il simulacro impresso
D'un ente perfettissimo, infinito.
E forse questo ancor vien da me stesso,
Da l'idea di me stesso in me scoltito :
Ma finito son io, ne può riflesso
Causar d'ente infinito ente finito :
Dunque infinita e fuor di mesostanza,
S'in me d'ente infinito è la sembianza.